Séparation et réparation : expression spatial de l'inachevé au Japon

Separation and restoration: spatial expression of uncompleteness in Japan

Hiroshi Kashiwagi

Traducteur : Jane Cobbi

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tc/5800>

DOI : 10.4000/tc.5800

ISBN : 1952-420X

ISSN : 1952-420X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2011

Pagination : 84-97

ISBN : 978-2-7351-1437-5

ISSN : 0248-6016

Référence électronique

Hiroshi Kashiwagi, « Séparation et réparation : expression spatial de l'inachevé au Japon », *Techniques & Culture* [En ligne], 57 | 2011, mis en ligne le 30 juin 2012, consulté le 29 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/tc/5800> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tc.5800>

© H. Kashiwagi

SÉPARATION ET RÉPARATION

Expression spatiale de l'inachevé au Japon

Deux notions japonaises, *shikiri* et *tsukuroi*, que l'on peut traduire respectivement par « séparation » et « réparation », donnent accès à un mode de représentation propre à la culture japonaise.

Chacune de ces deux notions permet de saisir une vision, un sentiment, voire un mode de penser particuliers, qui évoquent l'inachèvement, suggèrent la valeur attribuée à l'incomplétude.

En examinant des exemples pris dans différents domaines de la culture japonaise, j'aborderai indépendamment ces deux notions exprimées par les termes *shikiri* et *tsukuroi*, qui n'ont pas entre elles de relation directe, mais renvoient toutes deux à l'idée d'imperfection.

Shikiri

La notion de cloisonnement renvoie au registre du temps comme de l'espace, à la répartition des fonctions spatiales (fonction dévolue à l'espace de la chambre à coucher ou de la salle à manger, par exemple), comme à la division du temps (temps sacré et temps profane, scandé par les périodes de fêtes) ; néanmoins c'est principalement la question de l'espace que j'aborderai ici.

Dans l'habitation japonaise, le « cloisonnement » traditionnel est extrêmement souple et flexible. Il ne ressemble en rien aux cloisons en dur que sont les murs en occident, et paraît bien insuffisant, dès lors qu'on le regarde du point de vue de la division de l'espace pratiquée en Europe.

Les habitations traditionnelles du Japon sont faites essentiellement d'un toit posé sur des piliers, avec peu de cloisons fixes. Ce style d'architecture caractérise aujourd'hui encore les sanctuaires *shinto*. Le toit peut être fait de chaume, de bardeaux ou de tuiles. On ne connaît pas la genèse précise de ce type d'architecture, mais on en trouve une origine dans les habitations de l'époque Yayoi, jusqu'au III^e siècle de notre ère. L'anthropologue Kon Wajiro (1958 : 6) a montré l'analogie de ces habitations rurales avec les cabanes à toit de chaume utilisées par les charbonniers dans les provinces japonaises jusqu'au milieu du XX^e siècle.

Après le IX^e siècle, les bâtiments sont largement ouverts, au moyen de nombreuses cloisons comme les panneaux à claire-voie, qui coupent la perspective, mais laissent passer les sons et la lumière. Ce type de cloison ne constitue pas une séparation nette avec l'extérieur ; de même, les panneaux de tissu et les stores qui divisent les pièces à l'intérieur, ne ferment pas les espaces de façon complète, comme le ferait un mur solide. À partir du XII^e siècle, on utilise fréquemment les paravents, qui permettent une certaine intimité dans des espaces délimités à l'intérieur des pièces, et dont l'usage perdure encore, dans une certaine mesure. À cette époque on avait également recours à d'autres séparations, les *fusuma*, faits d'un cadre de bois tendu de papier épais, que l'on devait saisir un à un pour les déplacer. Par la suite, ces *fusuma*, dont le nom complet est *fusuma-shōji*, ont été munis d'un dispositif de coulisses qui permet de les faire glisser pour modifier le volume d'une pièce. En écartant les *fusuma* on peut ainsi agrandir l'espace ; il arrive aussi qu'on les retire complètement pour former une seule grande pièce. Il s'agit donc de cloisons mobiles, que l'on peut à loisir ouvrir complètement ou partiellement, mais qui, en raison du matériau-papier qui les constitue, ne sont pas étanches. Ces *fusuma* font l'objet d'aménagements esthétiques variés et de décors multiples : leur grande surface plane se prête à des inventions picturales ou calligraphiques reconnues comme formes artistiques originales dès le XVI^e siècle (époque Momoyama).

Plus minces que les *fusuma*, et encore moins solides, les séparations dites *shōji*, tendues d'une seule couche de papier blanc, sont en usage depuis le XIII^e siècle environ. Ces *shōji* translucides sont dits « *akari-shōji* » ; on apprécie particulièrement la douceur de la lumière tamisée que répand le papier de ces *shōji*. Le goût pour la lumière diffuse a lui aussi donné rapidement naissance à diverses formes d'agencements et d'inventions esthétiques.

Généralement fermé par des cloisons qui coulissent à l'intérieur de l'habitation, un couloir à plancher de bois longe les pièces principales de la maison. C'est le *engawa* (littéralement « couloir de liaison »), espace intermédiaire entre le dedans et le dehors du bâtiment. Si on écarte complètement les cloisons mobiles, les pièces qui donnent sur cette galerie-*engawa* peuvent rester grandes ouvertes sur le jardin ou le paysage extérieur.

Le cloisonnement japonais ne se limite pas seulement au dispositif offert par les *shōji* et les *fusuma*. Il existe aussi des séparations partielles, comme les murs suspendus sous plafond, *sagarikabe*, et les panneaux-impostes, *ranma*, qui n'arrêtent pas le regard, bien qu'ils marquent une division de l'espace.

Au-dessus des cloisons mobiles, les panneaux fixes posés en impostes laissent passer l'air et la lumière d'une pièce à l'autre. Dans certaines maisons, pour ce panneau-imposte dit *ranma*, on a tiré parti de l'effet esthétique de planches de bois dites « repas d'insectes » (*mushi-gui*) : il s'agit de planches sculptées en creux, comme si elles étaient rongées par les xylophages.

© H. Kashiwagi

Jardin du temple Kōtōin à Kyoto

La pierre nouée (*sekimori-ishi*) est un mode de séparation qui signifie bien qu'on ne doit pas aller au-delà.

Maison de thé

Pierre pour fermer une allée.

© archives CNRS-MAE/fonds Leroi-Gourhan

Shōji de papier à l'intérieur et porte vitrée à glissière vers l'extérieur délimitent l'espace intermédiaire entre le dedans et le dehors, appelé *engawa* (« couloir de liaison »). Habitation édifée à Kyoto au début du ^{xx}e siècle, comme résidence secondaire de Aritomo Yamagata, politicien de l'époque Meiji.

© H. Kashiwagi

Pour diviser l'espace, on a recours non seulement à des séparations verticales mais aussi à des séparations horizontales. Evoquons d'abord les moines bouddhistes qui marchent en portant un parapluie sur le dos, et qui, au moment de faire leur prédication, ouvrent leur parapluie pour délimiter un espace sacré, comme dans l'espace intérieur des temples. Autre exemple, on voit parfois, dans les jardins, une pierre attachée par une corde (*sekimori-ishi*), chargée de délimiter un espace à ne pas franchir. Posée sur un chemin, la pierre nouée est destinée à marquer une frontière. C'est un mode de séparation, qui dit bien qu'on ne doit pas aller au-delà. Notons cependant que beaucoup de jeunes, qui ignorent aujourd'hui cette signification, passent de l'autre côté avec désinvolture.

La différence de nature du sol permet aussi de souligner la séparation entre deux espaces : ainsi, dans une même maison, sol couvert d'un plancher et sol recouvert de *tatami* contribuent à créer deux univers différents. Le style d'aménagement est aussi un moyen de marquer la différenciation entre deux pièces : la séparation repose alors sur le recours au style dit « à la japonaise » ou « à l'occidentale ». Ainsi, table et chaises meublent les pièces de style occidental, considérées comme des lieux de réception dans la maison, alors que les pièces à *tatami* constituent souvent des espaces plus intimes, à usage privé.

L'aménagement intérieur « à l'occidentale », répandu à partir des années 1920, est presque complètement généralisé aujourd'hui ; cependant, la coutume de se déchausser dans l'entrée d'une habitation (ou d'un bâtiment fermé) est restée la même, car l'entrée fait séparation entre l'intérieur et l'extérieur. Un simple dénivellement permet alors la division de l'espace. Dans l'entrée des habitations contemporaines,

c'est le niveau du seuil qui marque la séparation entre le dedans et le dehors : on enfle les pantoufles préparées sur la partie surélevée, en laissant ses chaussures en bas. Parfois un panneau de toile, *noren*, ou de bambou, *sudare*, vient souligner encore cette séparation.

On constate que ce cloisonnement matériel, cette séparation physique obtenue par un dispositif spécifique, se retrouve dans le domaine des relations sociales. Il vaudrait peut-être mieux dire que c'est la façon même dont nous concevons nos relations humaines et nos liens sociaux, qui se manifeste dans la notion de séparation. Dans une expression comme « le seuil est trop haut » (*shikii ga takai*), ce n'est pas de dénivellement matériel dont il s'agit, mais d'une frontière implicite entre deux niveaux sociaux, dont on a plus ou moins conscience.

Pour aller plus loin, soulignons que les cloisons mobiles que sont les *shōji* et les *fusuma* laissent passer les ombres et les bruits, si bien que l'on perçoit le moindre signe de présence de l'autre côté de la cloison. Les portes à panneau plein ou les cloisons à claire-voie, tout en séparant le dedans et le dehors, ou deux espaces intérieurs, permettent aussi de percevoir toute présence, ou d'entendre les bruits et conversations. Néanmoins, dans des situations délicates - où il vaudrait mieux ne pas savoir - celui qui a pu entendre fait comme s'il n'avait rien entendu, celui qui a pu voir comme s'il n'avait rien vu. Il y a en effet aussi un accord tacite de discrétion. Si comme on le voit, le cloisonnement au Japon permet de se rendre compte de ce qui se passe de l'autre côté, ce n'est pas sans effet sur la conception des rapports sociaux, voire sur la morale sociale.

Quel que soit le type de séparation, il formalise la relation établie entre l'intérieur et l'extérieur. Autrement dit, la notion de séparation reflète ce que l'on considère comme interne et/ou externe dans une société donnée et dans un temps donné. Dans les années 1910-1920, apparaît au Japon l'idée qu'il faut supprimer le plan ou la disposition intérieure, dans laquelle la séparation incertaine, floue et souple, est marquée par les *fusuma*. Il est alors recommandé d'introduire une disposition de l'espace où seront nettement séparés chambre privée et espace collectif (du living ou de la salle à manger), à l'intérieur du foyer domestique. Notons que c'est à cette période que le Japon a tenté d'adopter la notion de frontière entre privé et public, qui prévalait en Europe.

La séparation entre espace collectif et espace individuel renvoie à une vision moderne de l'opposition public-privé (*kō-shi*). En Europe, cette bipartition entre public et privé est apparue au ^{xviii}e siècle, comme l'indiquent plusieurs historiens, dont Philippe Ariès (1980). A l'intérieur de l'habitation, les murs des chambres séparent les individus qui composent la cellule familiale. La séparation entre le collectif et le privé entraîne la prise de conscience d'une distinction des rapports avec un particulier ou avec le groupe.

Cette séparation entre collectif et privé n'a pas seulement entraîné une prise de conscience de l'individuel et du social, mais aussi, à l'intérieur de la cellule familiale, une prise de conscience de la séparation et de l'indépendance entre les membres et l'ensemble du foyer, ainsi qu'entre chacun des membres d'une famille. La nécessité d'une distinction entre le collectif et l'individuel dans l'habitation japonaise s'est affirmée dans la période qui va des années 1910 à la fin du ^{xx}e siècle.

La séparation entre public et privé en Europe reflète la vision du « social » dans sa conception moderne. Au Japon ce qui prévaut souvent, ce n'est pas la notion de société au sens moderne, mais la notion de *seken*, de *hitosama*, ou *sotosama*. Ces termes peuvent être traduits par : « le monde », « le quartier », « le voisinage », « les gens », et rapprochés de formules comme « ce n'est pas admis », « ce n'est pas acceptable ».

Le mot *seken* peut renvoyer aussi bien à l'extérieur du foyer domestique, que du groupe social, du village ou de l'agglomération. Il s'agit d'un concept dont l'application sémantique bouge aisément, et dont les frontières ne sont pas fermement fixées, ce qui fait écho au mode de séparation que nous avons vu pour les paravents et les *fusuma*. De ce point de vue, le fonctionnement des relations sociales au Japon reflète le cloisonnement tel qu'il a d'abord été conçu, c'est à dire n'induisant pas une séparation ferme ou absolue entre l'intérieur et l'extérieur.

L'occidentalisation a été accomplie avant que l'on se soit vraiment interrogé sur les cloisonnements et sur la nature des rapports sociaux au Japon, ce qui a conduit à une prolifération de portes et de murs solides. Et pourtant les séparations, dans l'habitation japonaise, sont encore, pour une grande part, des dispositifs incomplets. *Shōji* et *fusuma* peuvent s'ouvrir sur des longueurs différentes, les cloisons actuelles ont subi bien des transformations, mais elles restent toujours mouvantes et incomplètes. Tout aussi persistantes sont les relations sociales, elles-mêmes mouvantes et floues. On serait donc tenté d'y voir un trait propre à la culture japonaise. Ainsi, à travers la notion de séparation ou cloisonnement, se pose la question de la sensibilité, de la conscience, et des modes de représentation.

Tsukuroi

Au Japon, lorsque l'on répare, restaure ou racomme un objet, il n'est pas rare qu'on laisse des traces de cette « amélioration ». Ainsi dans les vieilles constructions, il paraît souvent évident que l'on a réparé des piliers, en remplaçant des pièces de bois détériorées par du bois neuf. Du point de vue de l'occident, ce type de restauration ou de réparation peut sembler nettement insuffisant.

La notion de réparation est exprimée par *tsukuroi* ; *tsukurou* dans le sens de « améliorer » a une signification très proche de *tsukuru*, « faire » ou « fabriquer » une chose. Mais ce terme s'écrit à l'aide de deux sinogrammes qui désignent : le fil, *ito*, et le bien, *zen* ; il s'agit donc d'apporter une amélioration à l'aide d'un fil (ou d'un autre élément extérieur).

Dans la culture japonaise, il est dérangeant, inconvenant (*busahō*) de laisser en l'état les *shōji* dont le papier s'est déchiré, ou les vêtements abîmés. Mais quand ils sont réparés, cela reste visible. Un vêtement troué ou déchiré n'est pas acceptable, mais on le porte sans réticence s'il a été raccommoé. Au milieu du *xx*^e siècle encore, on pouvait voir des paysans porter des vêtements couverts de « raccomodages ».

De la même manière, dans les habitations, on répare régulièrement le toit de chaume, de tuiles ou de bardeaux, en remplaçant les parties détériorées. Appelée *tsukuroi*, la réparation des toits en bardeaux se fait en retournant simplement les planchettes de bois sur elles-mêmes. On restaure la base des piliers des maisons et des temples en renouvelant – de façon bien évidente – les parties dégradées par la pluie et les insectes. Le papier épais des *fusuma* et surtout le papier fin et translucide des *shōji*, qui subissent souvent des dommages, sont réparés par un simple collage de morceaux de papier sur les parties trouées.

Quant à la réparation des objets en porcelaine ou céramique, elle peut se faire à l'aide d'agrafes, par recuison après ajout de glaçure sur la fêlure (méthode *yaki-tsugi*), par une application de laque et de poudre d'or (méthode dite *kin-tsugi*, considérée comme la plus élaborée)

Vêtement paysan

Dos couvert de rapiécages, milieu du *xx*^e siècle.

© Yoshikazu Minami

Vêtement aux raccomodages impressionnants

Ce vêtement, tissé en lirette de coton (bandelettes de tissus récupérées dans de vieilles étoffes) a été rapiécé plusieurs fois de morceaux appliqués au point de couture.

© Shinzo Ogyu

© H. Kashiwagi

© H. Kashiwagi

ou par ajout de morceaux issus d'autres pièces, en remplacement des morceaux manquants de l'objet cassé (méthode connue sous le nom de *yobi-tsugi*, « pièce rapportée »).

Alors qu'en occident on cherche à dissimuler les réparations, et que le recollage, pour être réussi, ne doit pas laisser de traces, au Japon c'est la réparation-même qui retient l'attention ; on apprécie tout particulièrement un raccommodage ou une réfection visibles, et de bonne facture.

Il s'ensuit que les vieux objets réparés sont acceptés comme s'ils n'avaient jamais été abîmés, comme quelque chose qui n'a jamais été dégradé. Il semble même que l'on apprécie particulièrement la beauté de leurs réparations.

Les réparations étant presque toujours mises en évidence, on peut en faire l'éloge, admirer la performance technique, mais aussi vanter leur qualité esthétique, leur beauté intrinsèque. En outre on apprécie les efforts qui ont été faits pour réussir ces restaurations, et même on aime y voir jusqu'à l'attachement que l'on éprouve pour l'objet qui a été abîmé, et que ses réparations manifestent.

© H. Kashiwagi

Bol de style Shino, connu sous le nom de *Kaminari*, « éclair », époque Momoyama, XIV^e - XV^e siècle
Réparé selon le mode dit *yobitsugi* (« pièce rapportée ») : des morceaux manquants de l'objet cassé sont remplacés par des morceaux issus d'autres bols.

Temple de Kyoto, avec
plusieurs pièces de
réparation.

© H. Kashiwagi

Prendre en charge un objet et s'en occuper au point de le réparer (*tsukuro-u*) quand il est abîmé, c'est être sensible à la vie de cet objet, faire preuve d'un respect, d'un certain attachement, c'est obéir enfin à ce sentiment particulier qu'en japonais on exprime par *mono no aware* (« la tendresse » ou « la poignance » des choses). L'objet et le sentiment d'*aware* qu'il provoque se retrouvent ainsi dans un univers sensible, le comportement de type émotionnel manifestant la symbiose avec cet objet.

Il reste que le processus de réparation habituel au Japon, vu de l'extérieur, a l'air bien incomplet ; il évoque lui aussi, sur un autre mode, l'idée d'inachevé déjà rencontrée à propos du cloisonnement.

&

En conclusion, on retiendra que ces deux notions, séparation et réparation, ont en commun d'évoquer une singularité de la culture japonaise, l'accent mis volontiers sur l'inachèvement ou l'incomplet, ou pour le dire simplement, le goût pour l'imperfection.

Des exemples pris dans différents domaines ont permis d'éclairer ces deux notions qui n'ont pas entre elles de relation directe, mais qui renvoient toutes deux à cette idée d'imperfection.

À propos de l'habitation nous avons vu que la notion de cloisonnement est très souple, qu'elle n'implique pas la présence de murs solides comme en occident, et qu'elle n'entraîne pas une distinction nette entre l'intérieur et l'extérieur. Nous y avons vu aussi un reflet de la souplesse des rapports sociaux. La porosité des cloisons mobiles, qui laissent passer la lumière et les sons, implique un sentiment de continuité entre les deux

côtés de la cloison, et en même temps une conscience réciproque de la distinction entre soi et autrui. Mais il est possible que cette notion traditionnelle de séparation se perde un peu, et que s'amenuise aussi le côté souple de nos rapports sociaux, plutôt fondés sur une compréhension ou une adhésion mutuelles.

Nous avons pu voir que cette notion de séparation a un caractère incomplet, qui évoque l'idée d'imperfection, récurrente dans plusieurs domaines de la culture japonaise.

C'est encore à l'idée d'imperfection que renvoie la notion de réparation, que nous avons examinée aussi. Loin de l'idée de restauration invisible recherchée en occident, le mode de réparation traditionnel au Japon illustre une volonté de montrer le procédé ou la trace, et induit un sentiment de proximité avec l'objet réparé, traduisant même un attachement, un attendrissement à l'égard de l'objet et de ses blessures.

On peut y voir une particularité de la sensibilité japonaise, en même temps que la prédominance du goût de l'imperfection, si valorisé dans la culture du Japon.

Traduit du japonais par Jane Cobbi

Estampe humoristique de Utagawa Kuniyoshi, fin de l'époque d'Edo

Un kappa s'adresse à un réparateur de porcelaine et lui demande de réparer l'assiette de sa tête. Les kappa sont des créatures surnaturelles qui, selon certaines croyances anciennes, habitaient les rivières : on les représentait avec une protubérance ou une assiette au sommet du crâne.

Photo d'ouverture : Habitation de fonction (*jinya*) du début du XIX^e siècle, réservée aux administrateurs de Takayama, préfecture de Gifu, au centre du Japon. Une pièce recouverte de tatamis donne sur le jardin, par la galerie-*engawa*.

RÉFÉRENCES

Ariès, P. 1980 *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*. Paris : Plon. (Pour la traduction japonaise : Ariès, P. 1980 *Kodomo no tanjō*. Tokyo : Misuzu.).
Kon, W. 1958 Les Variations de l'habitation (*Jūkyō no henshen*). In *Nihon Minzokugaku taikei* 6. Tokyo : Heibonsha, 3-20.

RÉSUMÉ

Séparation et réparation : expression spatiale de l'inachevé au Japon. Dans les représentations de l'espace (ouvert/fermé), du temps (festif/quotidien), et des relations sociales (sphère publique/sphère privée), le Japon a recours à une notion singulière du cloisonnement ou de la séparation, exprimée par *shikiri*.

Dans l'univers du monde matériel, le respect dû aux objets usuels (céramiques, bois, textiles...) – comme aux œuvres d'art – entraîne généralement la nécessité de les réparer. Réparation, restauration ou raccommodage, *tsukuroi*, sont le plus souvent mis en évidence, et les traces de cette « amélioration », considérées comme inévitables, sont conservées avec soin.

Ces deux notions japonaises de séparation (*shikiri*) et réparation (*tsukuroi*) n'ont pas de relation directe, mais permettent de saisir une conception propre à la culture japonaise, dans laquelle l'inachèvement, l'incomplet ou l'imparfait sont hautement valorisés.

ABSTRACT

Separation and restoration : spatial expression of incompleteness in Japan. In space (open/close) representations, time (celebration/everyday life) representations or social relation (public sphere/private sphere) representations, Japanese people use an original notion, expressing cloisonning or separation and designated as *shikiri*.

In material world, attention due to usual objects (potteries, wood objects, clothes, ...) as art pieces does involve the necessity to be repaired. Fixing, restoration or mending, *tsukuroi*, are made visibles, and the traces of improving is considered as inevitable, and carefully kept.

Those two notions of separation (*shikiri*) and repair (*tsukuroi*) have no direct relationship, but allow us to grab a japanese culture conception by which, incompleteness, incompleteness or imperfection are highly valued.

MOTS CLÉS

Espace, temps, inachevé, imparfait, séparation, réparation, rapports sociaux, culture japonaise

KEYWORDS

Space, time, uncompleted, imperfection, separation, restoration, social relations, japanese culture